



Les invisibles d'Algérie

Plus de 100 000 migrants subsahariens vivraient sur le sol algérien. Entre petits boulots et discriminations au quotidien, ils tentent, dans la clandestinité, de construire leur vie, renonçant parfois aux rêves d'eldorado européen

CHARLOTTE BOZONNET
PHOTOS : BACHIR BELHADJ
POUR « LE MONDE »
ORAN (ALGÉRIE) - envoyés spéciaux

On a mis des tapis au sol et de grands rideaux dorés qui coupent la pièce en deux et isolent le coin nuit. Une balancelle en plastique pour les enfants, coincée à côté d'une petite table de cuisine. Tout pour faire oublier qu'on est ici dans un garage. Il commence d'ailleurs à y faire froid en cette fin novembre. Assis dans un fauteuil, John (les prénoms ont été modifiés) promet de trouver une solution avant que la température ne chute vraiment. Il invite également le visiteur à ne pas parler trop fort. Seul un store en bois sépare la pièce de la rue.

A « Coca », quartier populaire de la périphérie d'Oran, deuxième ville d'Algérie, mieux vaut ne pas se faire remarquer, surtout quand on est noir et sans papiers. John, père de famille d'une trentaine d'années, arrivé du Libéria en 2010, vit ici avec sa femme, Gloria, et leurs deux petits enfants, de 4 et 2 ans, tous les deux nés en Algérie. Entre 2008 et 2010, John avait franchi à cinq reprises la frontière algérienne, mais il avait été à chaque fois refoulé. Depuis le conflit au Mali, l'Algérie ne renvoie plus systématiquement les clandestins dans le désert.

Ce garage glacial, ils le sous-louent 15 000 dinars (environ 130 euros). « On fait des petits boulots en clando, mais on n'a pas de papiers, donc on n'a pas le droit de travailler, pas le droit de louer un logement », explique John. Ce qui ennuie le plus le couple, ce sont les enfants qui ne vont pas à l'école. Dans le garage aménagé, ils tournent en rond, surexcités, griboillent sur un calepin. « Tu peux passer vingt ans ici, tu en sens au même point, comme si tu venais d'arriver », soupire-t-il.

UNE ÉTAPE SUR LE CHEMIN DE L'EXIL

Pays d'émigration, l'Algérie a longtemps renvoyé les images des *harragas*, ces jeunes Algériens partant clandestinement en barque pour gagner l'Europe. Si le phénomène n'a pas disparu, il a diminué. Le retour à la paix après une décennie de guerre civile dans les années 1990, l'augmentation du nombre de visas pour la France et les contrôles des autorités y ont contribué. Le pays est en revanche devenu depuis quelques années une étape pour de nombreux migrants subsahariens. Combien sont-ils ? Les autorités avancent le chiffre de 20 000 clandestins, les associations de terrain parlent, elles, de plus de 100 000 ressortissants subsahariens sur le sol algérien.

Partis du Cameroun, du Nigeria, du Mali ou de Côte d'Ivoire, avec l'objectif de se rendre en Europe, ils ont posé leurs valises en Algérie. Ils y resteront quelques mois ou quelques années, le temps de reconstituer un petit pécule pour poursuivre leur voyage. Parfois, ils renoncent, découragés par les difficultés.

A Oran, ils seraient 4 000. La ville est prisée, réputée plus ouverte que le reste du pays, elle se trouve aussi sur la route qui mène à la localité de Maghnia, à la frontière avec le Maroc. De là, il s'agit d'atteindre le sol européen soit en franchissant la barrière des enclaves espagnoles de Ceuta et de Melilla, soit en prenant la mer, à ses risques et périls.

Irène, elle, est partie de Douala il y a six ans. Cette jeune femme volontaire a quitté le Cameroun titulaire d'une maîtrise de droit en poche avec l'idée de trouver un emploi en Europe. Elle a pris la route après avoir vendu toutes ses affaires. Première étape: le Nigeria (Lagos, Kano), puis le Niger (Maradi et Zinder, au sud, avant Agadez aux confins du Sahara et du Sahel). « C'est là que tout se passe, raconte-t-elle aujourd'hui avec des mots choisis. Lorsque tu arrives à la gare, il y a beaucoup de monde, on te demande tout de suite où tu veux aller. » Après une semaine d'attente, elle est embarquée sur un camion, direction Arlit, la cité minière du nord du Niger. A court d'argent, elle vend son téléphone portable et sa valisette pour 7 000 dinars. Le reste du voyage se fait en 4 x 4 jusqu'à Tamarrasset, dans le Sud algérien. « En réalité, on te laisse à plusieurs kilomètres, dans le désert, et tu te guides avec les lumières de la ville. »

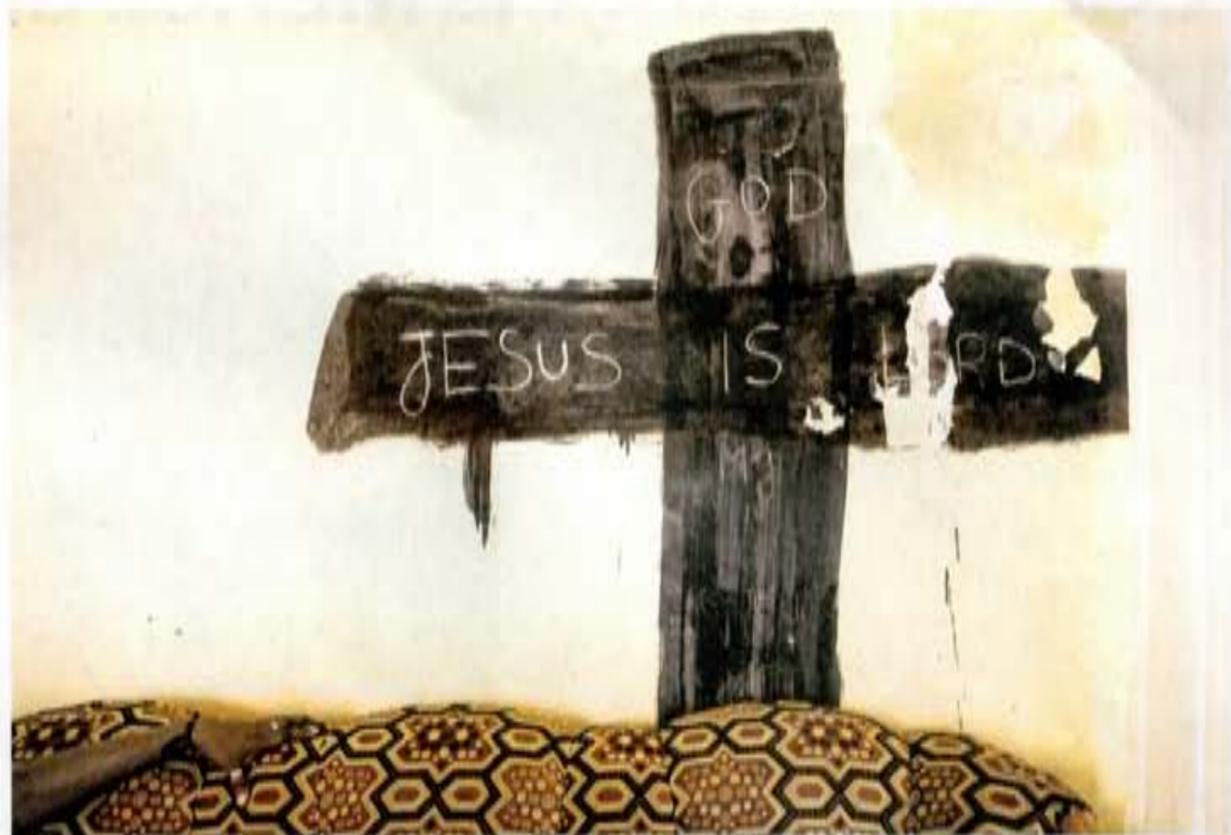
Irène restera là une dizaine de jours jusqu'à ce qu'un Nigérian, impliqué dans le trafic des clandestins, lui propose de travailler à Alger pour l'un de ses frères qui cherche quelqu'un parlant français. « En arrivant, j'ai vite compris que j'étais tombée dans une sorte de mariage.

A gauche : Irène est arrivée en Algérie il y a six ans. « Ici, tu es une femme dans un monde inconnu. »

Au milieu : Diana vend des plats traditionnels camerounais pour subvenir à ses besoins.

A droite : A Oran, les migrants vivent souvent à la périphérie de la ville, où les loyers sont moins chers.





fai cédé, avoue-t-elle. Lorsque tu es une femme dans un monde inconnu, le seul refuge est de se mettre en couple. Être avec un homme qui prenne soin de toi.» Irène finira par quitter Alger et gagner Oran où elle aide aujourd'hui les migrants qui arrivent.

« La présence de migrants n'est pas nouvelle, mais elle est devenue visible après l'arrivée de Nigériens en 2014 », souligne Leïla Beratto, correspondante de RFI en Algérie, qui enquête sur le sujet depuis plus d'un an. À l'été 2014, des femmes et des enfants nigériens avaient fait leur apparition dans les grandes villes du pays. Ces scènes d'Africains noirs mendiant dans les centres-villes n'étaient pas passées inaperçues dans un pays traditionnellement fermé. La réaction des autorités algériennes ne s'était pas fait attendre. Un accord de rapatriement avait été signé avec le gouvernement nigérien, et des rafles menées notamment à Alger et Oran. « Aujourd'hui, précise la journaliste, à l'exception des Nigériens, il n'y a plus de reconduite à la frontière en raison du conflit au Mali. Lorsqu'on est arrêté pour immigration clandestine, on risque deux mois de prison. Il est difficile de donner des chiffres, mais le nombre de migrants augmente. La durée moyenne du séjour en Algérie s'allonge. Elle serait aujourd'hui de trois ans. »

Au-delà de sa proximité avec l'Europe, l'Algérie est devenue, depuis 2011, une destination attirante. La peur des violences en Libye, la dégradation de la situation économique en Tunisie, où il est plus difficile de trouver du tra-

vail, mais aussi la guerre au Mali ont attiré les candidats au départ. L'Algérie, qui a profité depuis quinze ans de la manne pétrogazière, fait aussi figure d'Etat riche dans la région. Grâce aux prix subventionnés de l'énergie et de certains produits alimentaires, on peut y vivre sans trop dépenser. On s'y installe pour se refaire une santé financière.

Dans le quartier d'Aïn Beïda, à la périphérie d'Oran, Joseph, un Camerounais plein d'humour, explique être là depuis 2009. Il travaille sur les chantiers, nombreux dans cette ville qui connaît un boom immobilier. « C'est vrai qu'à côté, au Maroc, il y a beaucoup d'associations pour aider, mais pas de travail. Et ici, la vie est moins chère », confirme-t-il, expliquant toutefois ne pas avoir renoncé à son projet de partir pour l'Europe.

« DES POPULATIONS VULNÉRABLES »

Comme tous, il sait qu'il n'aura ni titre de séjour ni régularisation, qui n'existent tout simplement pas dans la loi algérienne. Une absence de papiers qui crée des individus sans droits. Début octobre, un fait divers a occupé la « une » des journaux : Marie, migrante de 33 ans, a été victime d'un viol collectif à Oran, mais a eu le plus grand mal à se faire soigner et à déposer plainte. Dans le quartier d'Aïn Beïda, Diana, 27 ans, a connu une histoire un peu similaire. En Algérie depuis deux ans, elle cuisine et vend des plats traditionnels pour vivre. Elle s'est fait agresser un soir avec sa petite fille. Arrivée au commissariat, Diana a été mise en prison avec son bébé pour immigra-

tion clandestine. Elle aussi loue une petite baraque pour 14 000 dinars par mois. « Les gens ici ne veulent pas trop de nous », explique-t-elle devant ses fourneaux.

Les migrants affrontent une société algérienne peu habituée au brassage, où le racisme est fort. Ils cumulent généralement le double inconvénient, dans un pays musulman, d'être noirs et chrétiens. Alors le but est de se faire oublier, le plus possible. La plupart vivent dans les quartiers périphériques, pas dans les centres-villes. Dans les rues d'Oran, on peut voir les hommes travailler sur les chantiers de construction qui fleurissent dans la ville. Les femmes, contraintes de rester chez elles, souffrent le plus de cet isolement.

« Depuis 2012, le travail de sensibilisation commence toutefois à porter ses fruits, note Charlotte de Bussy, responsable de Médecins du monde en Algérie. Les médias s'y intéressent davantage, les institutions publiques et la société civile changent de regard. » Lorsque l'ONG est arrivée fin 2010 pour améliorer l'accès aux soins, le sujet était tabou. A part l'Eglise et quelques associations, peu s'étaient penchés sur cette réalité. Des migrants étaient arrêtés dans les hôpitaux, des femmes accouchaient menottées. Un lent travail d'information a été mené. Récemment, le ministère de l'éducation a rappelé que tous les enfants ont accès à l'école. Une plate-forme migration, rassemblant une dizaine d'associations, est née à la mi-décembre : elle salue les dernières avancées, mais

souligne les discriminations et le besoin d'une loi sur l'asile. « Ce sont des populations vulnérables, qui subissent des violences, y compris à l'intérieur de leurs communautés et vivent marginalisées », dit Charlotte de Bussy.

À Oran, dans le petit local de « l'espace migrants » de Médecins du monde, prêté par le diocèse, où sont stockés des couvertures et des objets de puériculture, on vient chercher un peu de soutien, des conseils. Agée d'une vingtaine d'années, Cynthia, Camerounaise, avait d'abord été envoyée au Liban pour y être employée de maison (pour 230 euros par mois) avant d'atterrir en Algérie dans une maison où elle a été maltraitée, retenue prisonnière, sans jamais être payée. Son cauchemar prendra fin au bout de plusieurs mois, grâce à une voisine algérienne qui a prévenu la police. Aujourd'hui, elle veut rentrer, amère : « Je vais retourner au pays les mains vides. »

Irène, elle, hésite. Elle avait des rêves dans la tête. Aller en Europe, puis au Canada (elle a fait tout le voyage avec ses diplômes en poche). « J'y pense encore, avoue-t-elle, mais je ne veux pas prendre la mer. » Elle le sait bien : certains ont réussi la traversée – l'un de ses proches est aujourd'hui en Italie –, mais tant d'autres sont morts. Elle sait aussi combien les besoins sont importants ici. Mais sans papier et sans possibilité de travailler, difficile de s'imaginer un avenir en Algérie. ■

Retrouvez les chroniques Vies de migrants en Algérie sur Lemonde.fr/afrique

En haut, à gauche : en Algérie, les migrants tentent de se fondre dans une société peu habituée à la diversité.

Au milieu : chaque jour, de nombreux hommes patientent dans la rue, dans l'espoir de trouver un travail pour la journée.

A droite : la plupart des migrants sont chrétiens et pratiquent leur culte à l'abri des regards.

